



La thèse neuro Arguments et tours de passe-passe pour éradiquer la psychanalyse

Hervé Castanet

« Ceux qui vous font miroiter la synthèse de la psychanalyse et de la biologie vous démontrent que manifestement c'est un leurre, [...] absolument rien d'amorcé jusqu'à présent dans ce sens, [...] le promettre est déjà une escroquerie ».

Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre V,
Les Formations de l'inconscient

Dans sa préface à *L'Homme neuronal* en 1983, Jean-Pierre Changeux se rappelle avec plaisir le débat qu'il a eu avec les jeunes lacaniens, réalisé sous l'égide de la revue *Ornicar ?* en 1978, pour aussitôt enfoncer le clou contre eux : « On oublie souvent que Freud était neurologue de métier mais, depuis son *Esquisse d'une Psychologie scientifique* de 1895, les multiples avatars de la psychanalyse ont coupé celle-ci de ses bases proprement biologiques.¹ » Il se plaît à citer, en la prenant au pied de la lettre, cette phrase de Freud tirée d'*Au-delà du principe de plaisir*, pour n'y voir que la causalité matérielle invoquée : « La biologie est vraiment un royaume de possibilités illimitées, nous devons attendre d'elle les explications les plus surprenantes et nous ne pouvons pas deviner les réponses qu'elle donnerait quelques décennies plus tard aux questions que nous lui posons. Peut-être précisément des réponses qui renverseraient d'un souffle tout notre édifice artificiel d'hypothèses [à propos des pulsions].² » J.-P. Changeux se présente comme un successeur de Freud allant vers ces présomptions que les psychanalystes ont oubliées ou rangées au magasin des élucubrations. Pour lui, la métaphore biologique dans *Au-delà...* (ce que certains ont appelé le *biologisme* de Freud) n'en est pas une.

Une neuro-clinique mentale ?

Un *aggiornamento* – l'expression est assumée – est donc proposé aux psychanalystes : « Peut-être le moment est-il venu de réécrire l'*Esquisse*, de jeter les bases d'une biologie moderne de l'esprit ?³ » Les sciences de l'Homme, et la psychanalyse au premier chef, se refusant à cette orientation exclusive, « l'impasse sur le cerveau [y] est totale », déplore-t-il. Il

1. Changeux J.-P., *L'Homme neuronal*, Paris, Fayard, 1983, p. 7.

2. Freud S., *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Points, 2014, p. 165.

3. Changeux J.-P., *L'Homme neuronal*, *op. cit.*, p. 7.

ajoute aussitôt : « Peut-être craint-on que les tentatives d'explication biologique du psychisme ou de l'activité mentale ne tombent dans les pièges d'un réductionnisme simpliste ? » J.-P. Changeux critique ces balivernes en reprenant la vieille affirmation (elle date de 1802) du médecin et philosophe Cabanis : « le cerveau secrète la pensée comme le foie la bile⁴ » – les expérimentations devant en fournir les preuves.

Lorsque Jacques-Alain Miller assène que cette option causale des neurones et des synapses pour expliquer, par exemple, les émotions n'est qu'une supposition, J.-P. Changeux tout à la fois l'admet et aussitôt se rétracte. Il reconnaît ne pas avoir les preuves de cette causalité – c'est une question de temps et d'expérimentations, selon lui –, mais qu'il ne doit pas pouvoir en être autrement si l'on veut être matérialiste. Une oscillation se manifeste entre les deux positions : « Ou on parle du cerveau et de détails microscopiques, ou on parle d'états macroscopiques de l'individu. On change de niveau. C'est la difficulté de base de toutes les discussions que je peux avoir. Je travaille sur la synapse, sur le neurone, sur les structures élémentaires [...]. Comment voulez-vous qu'un atomiste puisse imaginer qu'une molécule ne soit pas constituée d'atomes ? Même chose pour un biologiste moléculaire⁵ ».

Un exemple introduit par les interlocuteurs est précieux. Il touche au dialogue. J.-A. Miller se demande si, dans un échange verbal, la référence à la synapse peut avoir une valeur explicative. J.-P. Changeux répond oui et relance son raisonnement avec la même logique – mais à se répéter son argumentation s'appauvrit : « Quand nous parlons, que j'utilise un mot, que vous le comprenez, etc., vous engagez je ne sais pas combien de millions de synapses. [...] Dans chaque cas, il y a une activité de notre cerveau qui engage des millions, et peut-être même des milliards de neurones, ne serait-ce que pour enregistrer [;] *parler, c'est un ensemble de réactions chimiques*⁶ ».

Quelles sont les conséquences thérapeutiques qui découlent de ces thèses matérialistes ? Comment se spécifient-elles pour les maladies mentales ? Le diabète, bien étudié par la médecine, sert de modèle au neurobiologiste pour penser les affections psychiatriques : « Il faut maintenant obtenir des critères quantitatifs. Le quantitatif est indispensable au diagnostic. Peu importe la méthode à condition qu'elle conduise à une réponse non ambiguë. On détecte le diabète en mesurant la réponse à une injection de glucose. Il faut disposer de tests similaires pour la maladie mentale. Les [...] tests biologiques paraissent indispensables. Une fois qu'on a établi une carte des troubles, on fait ensuite un diagnostic, comme un neurologue⁷ ». Les neurosciences n'en démordent pas : la psychiatrie est une discipline métaphysique. Elle doit, pour devenir scientifique, être fondue dans la neurologie⁸. J.-P. Changeux poursuit devant ses interlocuteurs lacaniens : « Le neurologue, lui, dit : “Je donne un coup de marteau ici, et tel neurone dans la moelle épinière disparaît.” Eh bien, à partir de ce diagnostic, le psychiatre dira – j'anticipe sur l'avenir – : “Il y a tel trouble dans le

4. *Ibid.*, p. 25.

5. Changeux J.-P., « L'homme neuronal », entretien avec J.-A. Miller, A. Grosrichard, É. Laurent & J. Bergès, in Foucault M. & al., *Cinq grands entretiens au Champ freudien*, Paris, Navarin, 2021, p. 132.

6. *Ibid.*, p. 133-134, nous qui soulignons.

7. *Ibid.*, p. 168.

8. Pour une critique de la psychiatrie biologique, cf. Gonon F., « La psychiatrie biologique : une bulle spéculative ? », *Esprit*, novembre 2011, p. 56 : « Le constat actuel est donc clair : les recherches en neurosciences n'ont abouti ni à la mise au point d'indicateurs biologiques pour le diagnostic des maladies psychiatriques ni à de nouvelles classes de médicaments psychotropes. »

domaine du cerveau, dans tel ensemble, sous-ensemble ou ensemble d'ensembles de neurones du cerveau, qui fonctionnent avec tel neurotransmetteur. Il y a sous-emploi ou suremploi. Je donne telle drogue qui va rééquilibrer le système". Puis on enlève la drogue, et l'individu redevient normal⁹ ». Les termes utilisés ont leur importance. Le trouble résulte d'un plus (suremploi) ou d'un moins (sous-emploi) des neurotransmetteurs et des diverses réactions chimiques engagées dans les communications synaptiques. Si le système est rééquilibré, la normalité revient – laquelle est donc réductible à l'équilibre « neuro-hormonal ». Si l'individu redevient normal, « guéri », alors la prise en charge psychiatrique trouve sa fin.

Ce modèle est valable seulement pour une maladie dont la gravité est faible ou modérée : « angoisse passagère » ou « névrose légère »¹⁰, affirme J.-P. Changeux, soit un état du système cérébral dont les neurones ne sont pas détruits – où seules les organisations synaptiques doivent être réparées. Mais, dans certains cas, des neurones sont détruits. Les maladies qui en découlent sont graves, car « on ne remplace pas un neurone manquant¹¹ ». C'est le cas notamment pour la dépression mélancolique, la schizophrénie, l'autisme, etc. Comment se mesure la « gravité » ? À l'« irréversibilité de la trace qui est engagée¹² ». Autrement dit, les maladies mentales sont, par définition, *lésionnelles*. Ce qui fait la différence, entre névroses et psychoses, c'est de déterminer si la lésion est réversible ou pas.

La causalité organique trouve son fondement dans l'architecture neuronale. C'est dit d'une façon telle, même dans sa naïveté, que l'hypothèse de la causalité psychanalytique apparaît comme un archaïsme préscientifique fait de mythes et d'espairs. La lésion observable donnerait la preuve. Tout ce qui s'éloigne de ce modèle est rejeté comme hors science. C'est pourquoi, selon nous, les tentatives de dialogue de la psychanalyse et de la neurobiologie sont vaines. L'appel à la vérification par l'imagerie sera toujours l'os qui l'empêche. L'hypothèse du *tout-neuronal* exclut la discussion, le débat, la dialectique.

Reconditionnement neuronal

La causalité psychique est récusée tout à la fois comme cause de ce qui s'observe de la maladie mentale – considérée comme « déviation » – et comme prise en charge thérapeutique : « Première chose à faire : trouver des critères objectifs de la déviation mentale [...], il faut les rendre quantitatifs, sans quoi ils sont purement subjectifs. Parler avec quelqu'un [c'est la psychanalyse qui est visée], c'est très joli, mais ce n'est pas suffisant. Jusqu'à présent, la symptomatologie est fondée uniquement sur le discours¹³ ». Position qui, pour le neurobiologiste, est non scientifique, car discours et autres parolotes ne sont pas objectivement observables *dans* le cerveau. J.-P. Changeux l'affirme : « Non ! il n'y a pas de différence¹⁴ » entre une maladie neurologique et une maladie psychiatrique. L'équivalence *quantitatif = objectif* est un des maîtres mots de l'approche promue. C'est à ce titre qu'elle s'affirme comme scientifique.

9. Changeux J.-P., « L'homme neuronal », in *Cinq grands entretiens...*, *op. cit.*, p. 168.

10. *Ibid.*, p. 166.

11. Grosrichard A., citant J.-P. Changeux, in Changeux J.-P., « L'homme neuronal », in *Cinq grands entretiens...*, *op. cit.*, p. 166.

12. Changeux J.-P., « L'homme neuronal », in *Cinq grands entretiens...*, *op. cit.*, p. 167.

13. *Ibid.*, p. 168.

14. *Ibid.*, p. 166.

Dès son Séminaire I, en 1953-1954, Lacan propose une « science du particulier » et oppose la vérité à la réalité matérielle : « La recherche de la vérité n'est pas entièrement réductible à la recherche objective, et même objectivante, de la méthode scientifique commune. Il s'agit de la réalisation de la vérité du sujet [...] qui doit être détachée dans son originalité par rapport à la notion même de la réalité »¹⁵. Il va jusqu'à épingle « la matérialisation mythique des neurologistes¹⁶ » !

Il est toujours intéressant de repérer les doutes sincères des scientifiques lorsqu'ils essayent de démontrer, grâce aux méthodes de l'imagerie cérébrale, la causalité entre pensée et activité neuronale. Ils se questionnent quant à savoir si la causalité qu'ils postulent n'est qu'une *corrélation* – une variation concomitante. Ce doute est interne au raisonnement scientifique expérimental. Justement, les maladies mentales leur offrent un champ précieux d'investigation. Une question, par exemple : est-il possible d'induire une hallucination ? En 2014, Stanislas Dehaene rapporte de nombreuses expériences permettant de répondre à cette question, mais : « Pratiquement toutes les méthodes d'imagerie cérébrale démontrent la corrélation, pas la causalité. Elles ne font que révéler un lien systématique entre l'activation cérébrale et les pensées de la personne scannée, alors qu'il faudrait stimuler le cerveau et observer une modification correspondante du contenu mental pour démontrer une authentique relation de cause à effet.¹⁷ » La technique de stimulation magnétique transcrânienne (TMS) le permet. La solution idéale serait de placer des électrodes sur la surface du cortex ou mieux dans le cerveau pour stimuler directement les neurones. Mais c'est une méthode invasive et risquée, pratiquée seulement pour l'épilepsie ou la maladie de Parkinson dans leurs formes aiguës. De quelles expériences s'agit-il ? « Prenez l'insula, un pli du cortex profondément enterré sous une partie des lobes temporaux et frontaux. Stimulez cette région, et vous évoquerez toute une panoplie d'effets désagréables, depuis l'impression d'étouffer, de se brûler ou d'être piqué, jusqu'à des bouffées de chaleur, des nausées ou une sensation de chute sans fin. Enfoncez l'électrode quelques centimètres plus profondément, en direction du noyau sous-thalamique, et la même impulsion électrique déclenchera instantanément un état dépressif caractéristique, avec son cortège d'idées noires, de pleurs et de sanglots, sa voix monocorde et sa posture corporelle maussade. Titillez le lobe pariétal, et vous évoquerez des vertiges ou même une “sortie du corps”, l'étrange impression de léviter jusqu'au plafond et de voir son corps de là-haut. »

La conclusion ne se fait pas attendre : « Si vous doutiez encore que chacune de vos pensées provient de l'activité de votre cerveau, ces exemples devraient vous convaincre. » La causalité est cependant plus retorse à déduire qu'il n'y paraît. L'activité neuronale commence au point matériel de stimulation, mais elle se propage à d'autres circuits distants du cortex et c'est seulement ce trajet neuronal qui provoque l'épreuve dite hallucinatoire. La causalité serait liée au « réseau cortical global » et non au point stimulé par l'aiguille de l'électrode. La psychiatrie, confondue avec la neurologie, devrait se saisir de ces expériences et des « preuves » qu'elles offrent. Lors de son entretien au Champ freudien, c'est exactement ce

15. Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les Écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 29 : « La réalisation d'une analyse est toujours un cas singulier, même si ces cas singuliers prêtent tout de même à quelque généralité, depuis qu'il y a plus d'un analyste. »

16. *Ibid.*, p. 30.

17. Dehaene S., *Le Code de la conscience*, Paris, Odile Jacob, 2020, p. 210, 212 & 214.

que J.-P. Changeux propose pour « la psychiatrie dans l'avenir » : parvenir à « mettre tel groupe de neurones dans un état chronique d'activation, ou d'inactivation »¹⁸. C'est la promotion de la « psychopharmacologie au niveau moléculaire »¹⁹ agissant sur les neurones et leurs circuits synaptiques.

Lors de cet entretien, poussé dans ses retranchements, J.-P. Changeux introduit alors le mot *environnement* comme une des solutions thérapeutiques : « il est clair qu'on peut imaginer de *reconditionner* l'individu²⁰ ». Comment est-ce possible ? « En changeant l'environnement. C'est ça qui est vraiment l'essentiel. Je pense beaucoup au changement d'environnement comme à une méthode capable de rééquilibrer le psychisme.²¹ » Cette référence appliquée aux gènes n'a que peu d'intérêt, mais articulée à la plasticité neuronale elle s'éclaire : « L'individu sain peut recevoir en permanence des signaux de son entourage, qui créent une dysharmonie intérieure. Ce sont, par exemple, des situations de conflit, qui laissent vraisemblablement des traces dans le système de neurones. On peut imaginer qu'un renouvellement des signaux qu'il reçoit du monde extérieur, créé par un changement d'environnement radical, va effacer la trace et remettre les choses en place.²² » La pauvreté de ce reconditionnement proposé pour la schizophrénie montre que le neurobiologiste est démuné devant l'énigme de la folie et ignore les prises en charge ordinaires de la schizophrénie.

S. Dehaene rapporte une modalité de traitement qui s'approche de la science-fiction et qui peut répondre au vœu de J.-P. Changeux de reconditionner le malade : de vraies synapses pourraient en effet produire de faux souvenirs. Il est possible d'« effacer sélectivement du canevas de notre mémoire les souvenirs qui nous empoisonnent la vie, comme le stress post-traumatique des soldats de la guerre du Vietnam ou, au contraire, y peindre la toile illusoire d'un faux souvenir²³ ». Non réalisable, diront certains, excédés. Pas du tout : « les deux manipulations ont déjà été réalisées chez la souris » – un prix Nobel, Susumu Tonegawa, a réalisé l'expérimentation. Un déconditionnement est obtenu. Un mauvais souvenir peut être transformé en un bon : « en réactivant les neurones tandis que les souris étaient mises en présence de partenaires de l'autre sexe – un bon moment garanti –, les chercheurs sont parvenus à effacer l'association avec le choc électrique » précédemment administré. Le souvenir traumatique, y compris chez l'être humain, pourrait ainsi être effacé et conduire à l'acte sexuel : c'est le choix d'une solution heureuse, d'une pastorale apaisée où l'accouplement des rongeurs réussit. En filigrane se dénote un espoir, fils de la science : ah, si les humains pouvaient suivre ce protocole neuronal et finir ensemble au lit. Même le fan du cerveau le plus passionné n'y croit pas. Mais ce que le savant rencontre dans sa vie intime – qu'il n'est pas une souris et que « l'ab-sens désigne le sexe²⁴ » –, la science veut l'ignorer. Pour le biologiste, l'intervention directe sur le cortex est nécessaire et efficace. Il serait même possible d'« imprimer une nouvelle mémoire dans le cerveau de la souris pendant son

18. Changeux J.-P., « L'homme neuronal », in *Cinq grands entretiens...*, *op. cit.*, p. 169.

19. *Ibid.*, p. 164.

20. *Ibid.*, p. 170, nous soulignons.

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*, p. 171.

23. Dehaene S., *Apprendre ! Les talents du cerveau, le défi des machines*, Paris, Odile Jacob, 2018, p. 141-142.

24. Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 452.

sommeil²⁵ ». La neuroclinique trouve dans ces exemples l'avenir de la psychiatrie devenue *neurochirurgie mentale* ! Je m'endors et *je* deviens matériellement un *autre* ! Changez de cerveau, vous changerez de vie...

Section clinique de Clermont-Ferrand – 15 octobre 2022

25. Dehaene S., *Apprendre !*, *op. cit.*, p. 142.